

## Études littéraires africaines

WABERI Abdourahmane A., *Cahier nomade*. Paris, Le Serpent à plumes, 1996. 137 pages, 80 F

Jacques Chevrier



Numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042694ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042694ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrier, J. (1996). Compte rendu de [WABERI Abdourahmane A., *Cahier nomade*. Paris, Le Serpent à plumes, 1996. 137 pages, 80 F]. *Études littéraires africaines*, (1), 49–50. <https://doi.org/10.7202/1042694ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1996

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

vouloir renoncer au développement. Le genre de l'anecdote subversive issue des productions des radio-trottoirs souligne la lucidité politique des peuples en lutte. Les personnifications de la ville sont certes des clichés dans la littérature réaliste et sociale, mais on ne peut guère s'en passer et elles sont bien amenées dans ce roman. On ne peut rester insensible aux scènes où le peuple paysan prend la parole, scènes difficiles s'il en est pour les raisons que j'ai exposées, mais que l'auteur a abordées avec courage et émotion. Les scènes de travail ne peuvent laisser aucun lecteur indifférent, même si elles n'ont pas la puissance épique de celles de Thomas Gordeiev. Le cynisme de l'Etat et des fonctionnaires qui font l'impossible pour ne pas payer le travail productif est chose connue, mais on ne peut décrire la quotidienneté urbaine, ni tenir le propos politique de Bamikile sans le rappeler, ce qui est fait magistralement, encore qu'il reste difficile de comprendre l'essor économique des entreprises du héros dans de telles conditions. « Flicage », manigances du pouvoir, ordre militaro-policiers sont évoqués avec justesse dans cette fresque.

L'auteur a peut-être tenté d'être, comme l'orateur du Groujoué, un « amplificateur » (p 105) qui essaye de dire ce que dirait le peuple. Sous d'autres cieux, Valles a énoncé une logique du discours progressiste en des termes fort proches. Les difficultés inhérentes au genre ne devraient pas nous empêcher de répondre favorablement à un texte tel que *Bamikile*.

■ Michel NAUMANN

■ WABERI ABDOURAHMANE A., *CAHIER NOMADE*. PARIS, LE SERPENT A PLUMES, 1996. 137 PAGES, 80 F.

Si, de Pouchkine à Maupassant et Pirandello, la nouvelle constitue l'un des fondements majeurs de la prose romanesque occidentale, on sait aussi qu'elle connaît un grand succès à travers tout le continent africain. Depuis belle lurette, le concours de « la meilleure nouvelle de langue française » institué par Radio France internationale nous a en effet familiarisé avec les productions des différents espaces d'expression française, mais jusqu'à une date récente, la corne de l'Afrique orientale demeurait absente du palmarès francophone.

C'est donc avec le plus grand intérêt que la critique a accueilli le premier recueil de nouvelles d'un jeune auteur originaire de Djibouti, Abdourahmane Waberi, intitulé *Le pays sans ombre*, et publié par Le Serpent à plumes en 1994. Sous une apparente simplicité de structure, le lecteur pouvait y découvrir une série de nouvelles, tantôt satiriques, tantôt poétiques, qui, mélangeant comme c'est l'usage, scènes de genre, instants magiques et dérivés de l'imaginaire, nous proposaient une vision à la fois fidèle et insolite de Djibouti, patrie d'Abdourahmane Waberi.

Profondément marquées par une constante tension entre l'ici et l'ailleurs, les nouvelles qui composent *Le pays sans ombre* disent l'ennui de cette Afrique écrasée de soleil, abruti de paradis artificiels (le fameux « khat » que « broutent » à longueur de jours ses habitants), et menacée d'une zombification que compense mal le désir lancinant d'une fuite toujours différée.

Deux ans après cette première publication, Abdourahmane Waberi récidive avec un nouveau recueil, *Cahier nomade*. Organisé en deux grandes parties, significativement intitulées « Traces » et « Trames », cet ensemble de récits brefs s'articule pour l'essentiel autour de la quête du pays absent - l'auteur vit en France depuis plus de dix ans -, une quête au cours de laquelle surgissent à la fois les fantômes du passé et les images d'un présent qui apparaît aussi figé et immobile que dans le précédent recueil.

De cette plongée à la fois nostalgique et lucide dans l'antan de Djibouti, on retiendra surtout les images d'un pays aussi mal arrimé à sa géographie qu'à son histoire. « Ici, commente Waberi, la terre a un parfum d'apocalypse, elle est à fleur de magma » (« Homme lambda et temps atomique »), avant de déplorer ce « pays inabouti..., cette ville où toutes les mythologies firent escale avant de s'échouer un peu plus loin » (« Une affaire à vivre »). Mais *Cahier nomade* se fait aussi chronique du temps passé, évoquant tantôt le souvenir de la visite du Général de Gaulle, en 1966, et de sa rencontre inopinée avec des « porteurs de pancartes » réclamant l'indépendance de la Côte française des Somalis..., tantôt les fastes cinématographiques d'une ville qui proposait alors au choix des spectateurs jusqu'à quatre salles aux noms plus prestigieux les uns que les autres, Al-Hillal, Le Paris, L'Odéon, L'Olympia..., salles désormais muettes et aveugles.

Si l'heure de la dernière séance a sonné pour ce « pédoncule » rattachant l'Afrique à l'Asie, les jeux parlementaires en revanche y prospèrent, à l'égal d'ailleurs des émissions de timbres-poste dont, curieusement, note Waberi, la beauté semble inversement proportionnelle à la misère du pays émetteur. Misère sociale certes - exception faite de quelques « bagnolés » et « parabolés » - mais aussi et surtout misère sexuelle d'une population féminine qui n'a d'autre alternative que la prostitution ou le mariage, le plus souvent synonyme de maternité à répétition, de mauvais traitement et d'humiliantes répudiations. « Terre de femmes occultées, abusées, contrôlées et excisées », commente sobrement le narrateur, avant de rendre un dernier hommage à son père, dédicataire du *Cahier nomade* et figure tutélaire dont le chant, à jamais tu, n'en finit pas de hanter la mémoire de l'écrivain.